

société philistine qu'il est censé combattre. « On prend une noix et on la fait bouillir » de Kathrin Utz Tremp traite des pérégrinations transfrontalières des cathares entre la France et l'Espagne du XIII<sup>e</sup> siècle. Croyant à la métempsychose, les cathares prônaient l'interdiction de tuer tout être vivant et pratiquaient le végétarisme, certains allant jusqu'au végétalisme. Ce dogme alimentaire était un outil d'investigation très pratique pour les inquisiteurs, puisqu'il leur suffisait de demander lors des interrogatoires : « Qu'avez-vous mangé ? » Alessandro Martini aborde aussi la problématique d'un peuple transfrontalier, mais cette fois au XX<sup>e</sup> siècle et dans le cadre géographique du sud des Alpes, entre le Tessin et la Lombardie. Dans « Nous qui sommes fils d'un peuple frugal », il présente l'œuvre littéraire de son père, Plinio Martini, fils du boulanger d'un petit village du Val Maggia qu'il n'a jamais quitté, et où il exerçait le métier d'instituteur et d'écrivain. La dernière contribution du livre, « Le comestible détourné », est une véritable gourmandise. Présentée par Caroline Schuster Cordone et accompagnée d'un dossier iconographique, cette contribution traite du parcours artistique du plasticien contemporain Daniel Spoerri, Roumain d'origine, réfugié en Suisse à l'âge de douze ans pour fuir le régime nazi. Après une courte carrière de danseur classique, il s'installe à Paris et fonde avec Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle le mouvement des *Nouveaux Réalistes* revendiquant dans l'art une réappropriation du réel. Cette démarche est particulièrement lisible dans les *Tableau-piège* et le *Eat Art* qu'il a mis au point. L'exercice de son art consiste en une philosophie alimentaire permettant d'intégrer l'homme dans le cycle de vie et de mort, philosophie qu'il a pu développer dans son restaurant de Düsseldorf entre 1967 et 1972.

Au premier abord, on peut être dérangé par l'aspect hétérogène de l'ouvrage, réunissant une grande diversité de sujets traités sans lien direct les uns avec les autres. Cette somme mérite cependant notre intérêt par la qualité intrinsèque de chaque contribution. Notons également que l'ouvrage contient en annexe un vaste dossier de textes choisis qui sont pour la plupart tirés d'œuvres méconnues ou difficilement accessibles. Le tout se conclut par deux bibliographies sélectives concernant l'allaitement et la nourriture au Moyen Âge. Tous ces éléments contribuent à ouvrir de nouveaux champs d'étude et font de ce livre un véritable outil de travail pour toute personne qui s'intéresse à la nourriture dans les diverses disciplines telles que l'anthropologie, l'histoire de l'art, la philologie et l'histoire des religions.

LAURE VOULLAMOZ DELMONTÉ

---

JEAN-MARIE DURAND, THOMAS RÖMER, JÜRIG HUTZLI éd.s., *Les vivants et leurs morts, Actes du colloque organisé par le Collège de France, Paris, les 14-15 avril 2010*, Fribourg – Göttingen, Academic Press – Vandenhoeck & Ruprecht (*Orbis Biblicus et Orientalis* 257), 2012, 287 pages.

---

Que font les vivants de leurs morts dans les sociétés du Proche-Orient ancien ? C'est à cette question qu'entendent répondre les actes du colloque organisé au Collège de France par les professeurs Jean-Marie Durand (chaire d'Assyriologie) et Thomas Römer (Mondes bibliques), les 14 et 15 avril

2010. Il s'agit moins de questionner l'univers et l'imaginaire de la Mort que de s'interroger sur les répercussions de la perte d'un membre de la famille ou de la communauté, sur la vie et l'histoire de ceux qui leur survivent. Archéologues et épigraphistes cherchent à comprendre dans quelle mesure les défunts investissent le monde des vivants. Qu'il s'agisse des sources cunéiformes (à Mari, à Ébla, en Assyrie, hittite, ougaritique), ou des textes bibliques, la mort n'est en rien une rupture de communication : elle inaugure au contraire de nouvelles modalités d'échanges entre les vivants et les morts, proches ou ancêtres lointains.

L'analyse scrupuleuse des archives administratives d'Ébla ou de Mari au III<sup>e</sup> et début du II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C. (Biga, Charpin) fournit des informations de premier ordre pour reconstituer l'équipement du mort, les usages et cultes funéraires. Adoption, héritage, gestion des offrandes funéraires et commémoration des ancêtres par le *kispu*, rappellent sans cesse aux descendants les obligations qu'ils doivent rendre aux disparus de leurs familles (Charpin, Durand). La mort d'un souverain est l'occasion de manifestations somptueuses, fondamentales également sur le plan diplomatique (Biga, Charpin, Durand).

Les rites sociaux liés à la mort reposent sur des symboles compris et acceptés par la communauté des vivants et ont des conséquences idéologiques sur ceux qui y assistent (Nicolle, Frevel). Ils portent l'image que le groupe social a de lui-même, de sa force et de sa puissance (Nicolle) : les morts d'accompagnements du cimetière royal d'Ur sont une affirmation, au III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., de la puissance d'une famille, comprise comme une « maisonnée » (incluant les serviteurs et les esclaves). La richesse des objets retrouvés<sup>1</sup>, la fidélité et la dépendance qui caractérisent ce type d'ensevelissement, sont autant de signes d'une surenchère, d'une lutte d'influence par-delà la mort entre les membres de la caste dirigeante.

Intimement liée à la mort, la purification intègre le processus rituel mené par les vivants : à Ébla, la purification d'un proche impliquait une cérémonie particulière après les funérailles pour que les vivants puissent reprendre leur place dans la société (Biga). Dans le Deutéronome, pour contrôler et rendre compatibles le culte de YHWH avec les pratiques de deuil, les incisions rituelles sont condamnées, car elles vont à l'encontre de l'idéal de sainteté et d'intégrité corporelle, et manifestant une forme de solidarité permanente avec le monde des morts (Nihan). Le commerce avec les morts demeurant particulièrement redouté, les témoignages de ce qui avait été considéré comme la pratique d'une forme de communication avec les vivants de type nécromantique ne sont finalement pas aussi assurés qu'on le pensait à Ugarit (Husser), voire complètement absents à Mari (Durand) ou condamnés dans la Bible hébraïque (Nihan). Les rituels avec les morts sont souvent intrinsèquement liés à la célébration de la vie (Erbele-Küster, Frevel) et du pouvoir de YHWH dans le sanctuaire (Nb 19, Frevel).

1 Pour une étude de ces objets et de la symbolique qui leur sont associés, on renverra à MICHÈLE CASANOVA, « La symbolique des matériaux précieux dans le Cimetière royal d'Ur », in XAVIER FAIVRE, BRIGITTE LION, CÉCILE MICHEL éd., *Et il y eut un esprit dans l'homme, Jean Bottéro et la Mésopotamie*, Travaux de la Maison René-Ginouvès, Paris, De Boccard, 2009, pp. 291-306. L'auteur rappelle très justement que de telles tombes supposent nécessairement une pratique religieuse aussi exceptionnelle : « Une conviction idéologique profonde (que j'imagine aisément religieuse) [a] pu animer aussi les acteurs de ces cérémonies sacrificielles et leur faire accepter de passer ainsi de vie au trépas » (p. 298).

Chaque nouvelle mort est l'occasion d'évoquer des défunts antérieurs et de les honorer. Dans le Royaume de Sam'al (viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), le défunt devait être représenté de façon figurée (par une stèle) lorsqu'on lui apportait des victuailles (Lemaire). À Ébla, au iii<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., des statues ou représentations des ancêtres, présentes dans les tombes royales ou des grandes familles, étaient vêtues et honorées lors des nouvelles funérailles (Biga). Le culte des ancêtres chez les Hittites (Klinger) a de toute évidence fait l'objet d'une attention particulière ; un lieu précis, le *hekur*, était nécessaire à l'accomplissement du culte. La condamnation du culte des ancêtres dans la Bible hébraïque (Nihan), aspect central du culte domestique, ne peut se comprendre que dans le cadre de la construction d'une identité divine unique.

La commémoration des morts est le socle qui garantit la cohésion du groupe des vivants qui se revendiquent de mêmes ancêtres (Durand). La cérémonie la plus répandue – ou la mieux documentée – dans le Proche-Orient ancien des iii<sup>e</sup> et ii<sup>e</sup> millénaires av. J.-C., est le *kispu* (Biga, Durand, Charpin) qui consiste en l'évocation des noms des défunts (en particulier les défunts royaux comme à Mari) et un banquet funéraire. Pratique religieuse autant que sociale (Nicolle), le *kispu* organise la société. Ferment de la mémoire et de l'identité de la communauté (Bürki), la commémoration des ancêtres est un acte des vivants qui structure leur propre société en se rassemblant autour de sa lignée. À Mari (Durand), l'évocation des noms des morts, a une portée tribale indéniable : le chef s'adresse aux défunts de son clan depuis ce qu'il considère comme les origines de son groupe jusqu'au jour de la récitation. Au-delà des informations historiographiques, l'énumération des ancêtres éclaire notre compréhension des relations internationales de l'époque (mariages, installations...). L'histoire du groupe et de ses origines est alors en constante recomposition, générant de nouvelles traditions (Durand). À l'instar des manipulations des sources écrites et la réécriture perpétuelle des noms de listes des ancêtres, les inhumations secondaires des tombes dites « englobantes » – comme celle du White Monument à Tell Banat – illustrent le processus d'intégration d'individus qui se revendiquent d'une même famille ou d'une même lignée (Nicolle). Il s'agit de la reconstitution d'une famille avec des ancêtres de référence intégrés *en chair et en os* dans la lignée.

Lieu de la naissance de la vie et de la mort, la terre est avant tout un lieu de mémoire (Erbele-Küster). L'enterrement préserve les ossements et garantit l'inscription du mort dans la durée ainsi que l'espoir en une résurrection ou une vie future. Le transfert des ossements dans la Bible hébraïque témoignent au contraire de la peur des Judéens de la Diaspora d'être enterrés en terre étrangère : les ossuaires individuels permettent d'envoyer les ossements du défunt à Jérusalem (Römer, Bürki). Les ossements sont la preuve tangible de l'existence des ancêtres. À l'instar de l'époque assyrienne (Marti), la mort de l'ennemi n'est pas un objectif de la violence des Assyriens, mais au contraire une nouvelle forme de déchaînement d'humiliations physique et morale. Les morts sont des outils de propagande.

L'enterrement dans la maison reste une pratique peu attestée, en particulier archéologiquement dans le Levant-Sud, vers 1130-950 av. J.-C. (Münger). Les indices littéraires (Hutzli) dans l'ancien Israël seraient plutôt des réminiscences de pratiques anciennes sans doute encore vivantes dans les mémoires<sup>2</sup>. La mort dans la littérature du Proche-Orient ancien rappelle aux hommes son caractère

2 À l'instar du récit sumérien *La Mort de Gilgameš*, cf. ANTOINE CAVIGNEAUX, FAROUK N. H. AL-RAWI, *Gilgameš*

inéluctable : Gilgameš, que ce soit dans la version sumérienne, de son épopée paléo-babylonienne ou ninivite, en est l'exemple le plus probant (Anthonioz). Les thèmes circulent et certains textes vétérotestamentaires sont influencés par la Grèce classique et hellénistique (Mathys).

*Les vivants et leurs morts* offre, pour chacun des articles, une bibliographie exhaustive et parfaitement mise à jour sur un sujet éternellement débattu et qui ne cessera jamais de passionner la recherche. Les index assyriologiques (textes, lieux, anthroponymes et théonymes, lexique akkadien, sumérien, éblaïte) et ceux des textes issus des traditions du Levant et du monde grec facilitent la lecture.

Cet ouvrage témoigne d'un dialogue de nature comparatiste Mésopotamie – Mondes bibliques sciemment construit et intelligemment mené au cours d'un colloque pluridisciplinaire. Afin d'enrichir cette discussion comparatiste, un classement thématique (plutôt que chronologique) des communications aurait guidé l'organisation du volume, mettant à l'épreuve les contributions qui se font écho les unes aux autres et développent des thèmes similaires (mémoire, construction de l'identité, condamnation du corps de l'ennemi...) Devant des thématiques développées de façon si riche et si approfondie, on ne peut que regretter l'absence d'une introduction – seul un avant-propos de trois pages est présent – ou mieux, d'une conclusion qui aurait fait la synthèse, et osé mettre en évidence les liens entre les articles. Si les thèmes abordés ne semblent pas très originaux, chacun des auteurs propose de nouveaux matériaux (archéologiques ou épigraphiques), une nouvelle approche, ainsi que de nouvelles données et résultats, de sorte que ce volume constitue, à n'en point douter, un ouvrage de référence pour tous les spécialistes – assyriologues, biblistes, archéologues, anthropologues et/ou historiens des religions – intéressés par cette problématique.

Avec la mort, c'est finalement la vie et l'identité d'un groupe social que l'on interroge : son histoire (avec la réécriture constante de ses origines), son présent (avec des rituels d'inhumations dont les vivants sont les premiers spectateurs) et son futur (l'héritage et le souci de perdurer dans la mémoire collective).

Table des matières :

« Avant-propos », JEAN-MARIE DURAND, THOMAS RÖMER, JÜRIG HUTZLI.

« Les vivants et leurs morts en Syrie du III<sup>e</sup> millénaire d'après les archives d'Ébla », MARIA GIOVANNA BIGA ; « Les vivants et leurs morts dans la Mésopotamie paléo-babylonienne : l'apport des textes d'archives », DOMINIQUE CHARPIN ; « Le *kispum* dans les traditions amorrites », JEAN-MARIE DURAND ; « La mort et l'au-delà dans la vie des Hittites », JÖRG W. KLINGER ; « La punition par delà la mort : l'exemple assyrien », LIONEL MARTI ; « De la mort qui sépare à celle qui unit : le message et la formation de l'épopée de Gilgameš », STÉPHANIE ANTHONIOZ ; « Faire parler les morts : regards d'archéologue sur quelques modes d'inhumation au Proche-Orient ancien », CHRISTOPHE NICOLLE ; « Nécromancie et oracles culturels à Ugarit », JEAN-MARIE HUSSER ; « Rites des vivants pour les morts dans le royaume de Sam'al (VIII<sup>e</sup> siècle av. n. è.) », ANDRÉ LEMAIRE ; « La polémique contre le culte des ancêtres dans la Bible hébraïque : origines et fonctions », CHRISTOPHE NIHAN ; « Les vivants et les ossements des morts dans la Bible hébraïque », THOMAS RÖMER ; « Donner naissance aux morts. La relation entre la naissance et la mort dans quelques textes bibliques et leur contexte culturel »,

*et la mort. Textes de Tell Haddad VI avec un appendice sur les textes funéraires sumériens*, Groningen, Styx Publications (Cuneiform Monographs 19), 2000, p. 7.

DOROTHEA ERBELE-KÜSTER; «Struggling with the Vitality of Corpses: Understanding the Rationale of the Ritual in Numbers 19», CHRISTIAN FREVEL; «... et on l'inhuma dans sa maison» (1 S 25,1): indices archéologiques au sujet de l'enterrement dans la maison d'habitation en Ancien Israël et dans ses alentours pendant le Fer I (c. 1130-950 avant notre ère)», STEFAN MÜNGER; «... et on l'inhuma dans sa maison» (1 S 25,1): indices littéraires pour l'enterrement dans la maison d'habitation en Ancien Israël», JÜRIG HUTZLI; «Les notices funéraires des rois dans le livre des Chroniques», MICAËL BÜRKI; «Vivants et morts "grecs" dans l'Ancien Testament», HANS-PETER MATHYS.

«Index assyriologique»; «Index des traditions du Levant et de la Grèce (textes)».

ANNE-CAROLINE RENDU LOISEL

STELLA GEORGOUDI, RENÉE KOCH PIETTRE, FRANCIS SCHMIDT édés., *La raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne*, Leiden – Boston, Brill (Religions in the Graeco-Roman World 174), 2011, 645 pages.

L'ouvrage édité par S. Georgoudi, R. Koch Piettre et F. Schmidt sous le titre *La raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne*, dans la collection «Religions in the Graeco-Roman World», se place dans la lignée des travaux inaugurés par J.-P. Vernant<sup>1</sup>. Parue en 2012, cette recherche collective traite des signes permettant une communication entre mondes humain et supra-humain. Elle ne se limite donc pas à l'étude des pratiques divinatoires au sens strict et s'ouvre à l'étude de sociétés qui condamnent celles-ci.

Les champs culturels investis vont de la Mésopotamie à la Rome antique, et de la littérature rabbinique à la philosophie stoïcienne. La méthode adoptée se veut à la fois de type ethnographique, respectueuse des systèmes de pensée et des contextes culturels dans leur spécificité, et ouverte à la comparaison. La pratique de cette dernière est facilitée pour le lecteur par la structure du recueil, qui s'articule autour de deux questions, à savoir la problématique du signe rendant les messages des dieux explicites et l'analyse des stratégies permettant aux hommes de sortir de la situation de passivité qui peut à première vue sembler caractériser les récipiendaires des signes du destin.

Quatre parties thématiques offrent autant d'angles de vue sur un champ chronologique et géographique très vaste. Ce choix, au détriment d'une structuration d'après les aires culturelles ou les époques, offre l'avantage d'une meilleure mise en perspective des différences et similitudes observables dans les diverses sociétés qui formaient le monde méditerranéen antique.

La première section, *Institutions divinatoires et construction rituelle des signes*, interroge les procédures et les acteurs mis en jeu par les institutions divinatoires. Le parcours s'ouvre avec la Mésopotamie du deuxième millénaire avant notre ère. J.-J. Glassner («La fabrique des présages en Mésopotamie: la sémiologie des devins») analyse le cas de l'aruspicine afin de mettre en lumière les opérations savantes permettant de construire des présages à partir de l'observation empirique des foies ani-

<sup>1</sup> JEAN-PIERRE VERNANT, *Divination et rationalité*, Paris, Seuil, 1974.